que tout d'abord un certain flou de la recherche, qui règne peut-être aussi un peu partout dans cet ouvrage. En ce qui concerne la Thrace, la distinction et le poids des éléments «classiques», aussi bien de la Grèce propre, que de ceux filtrés par l'intermédiaire de la Macédoine, des satrapies anatoliennes, de l'art aulique de la Perse, ne semblent pas avoir suffisamment été dégagés (à Tim Taylor, CAH^2, IV plates, p. 93, de remarquer «it was perhaps Persian culture which exercised the most profound influence over Thrace during the mid-first millenium B.C.»). Les trois zones de l'art thrace, le noyau odryse, la région des Triballes et enfin celle des Gètes, auxquelles il faudrait maintenant ajouter une quatrième, celle de la Thrace hellespontique, révélée par les inscriptions gravées sur les vases en argent du trésor de Rogozen, ne se retrouvent pas dans le texte. À ce propos je voudrais signaler les nouvelles données fournies par l'exploration de l'emporion de Pistiros (maintenant *Pistiros I, Excavations and Studies*, éd. J. Bouzek, M. Domaradzki et Z.H. Archibald, Prague, Charles University Press,1996), implantation hellénique au centre même du Royaume odryse. Nous comprenons à l'heure actuelle beaucoup mieux l'importance de la route le long de l'Hébros, et le rôle joué par Amphipolis comme de tête de pont dans l'hellénisation de la Thrace.

Fines remarques sur Sindos, les oenochoai de Rogozen, sur Letnica (tout en ignorant mon propre commentaire de Dacia N.S.,27, 1983).

Les pages sur l'art scythique sont plutôt descriptives et l'information appauvrie par le préjugé: *russe est, non legitur*. Les noms de savants tels que N.L. Členova, Boris Grakov, M. Grjaznov, V.A. Ilinskaja, A.I. Meljukova, mais aussi les actes des différents colloques sur l'art scytho-sibérien (dont celui, fondamental, de Moscou 1976), ne se rerouvent pas dans la bibliographie. Même les travaux de Georg Kossack, de K. Jettmar, de B. Hrouda, sur les origines de cet art, ne semblent pas avoir été utilisés. Ainsi s'explique une certaine incompréhension de cet art, aux multiples racines et fortement codifié. L'explication ratiocinante, à propos des thèmes aux personnages humains: «invented by Greek artistes for **delight** of Scythian customers», aussi bien que les malheureux mots de M. Robertson, à propos de la superbe décoration aux motifs végétaux de l'amphore de Certomlyk, auraient pu être évités.

Ce beau travail, attendu par tout le monde, mérite vraiment une nouvelle édition, corrigée !

Petre Alexandrescu

CLAUDE ROLLEY, *La sculpture grecque, I. Des origines au milieu du Ve siècle*, Editions Picard, Paris, 1994, 438 p. et 498 ills. dans le texte.

Nous devons tous savoir gré aux Editions Picard d'avoir initié une nouvelle version de la collection des manuels d'art et d'archéologie antique, censée remplacer l'ancienne, dont au moins les volumes de Charles Picard sur la sculpture grecque étaient déjà dépassés. L'esprit tout nouveau en est d'emblée indiqué par le directeur de la série, Gérard Nicolini, qui entend faire remplir une nécessité ressentie de façon croissante par le grand public francophone (non seulement français), par les étudiants, mais pourquoi pas aussi par les spécialistes eux-mêmes, friands d'avoir à leur portée un aperçu complet, avisé, bien informé et bien illustré, des grands thèmes de la sculpture grecque. Après ce premier volume, et le gros ouvrage de Pierre Gros sur l'architecture romaine, on nous annonce une riche et alléchante liste, dont Jean-Charles Balty, *La sculpture romaine*, François Villard, *La peinture grecque*, Jean Claude Poursat, *L'art égéen*, Jean-Michel Croisille, *La peinture romaine*, Jean -Claude Margueron, *L'architecture du Proche-Orient*. Une belle effleurescence de la science française! Le directeur de la série a été bien inspiré de l'introduire par l'ouvrage de Claude Rolley, qui incarne brillamment le savoir, l'intelligence et l'esprit critique des archéologues français d'aujourd'hui.

Faire éclater l'«athéno-centrisme», promu jusqu'aux dernières années par de grands noms, tel que Martin Robertson, S.B. Ridgway, J. Boardman (dans la série des petits volumes sur la sculpture grecque, le dernier paru en 1995 apportant une correction par les chapitres sur la sculpture «in colonies and overseas»), c'est le premier commandement du nouveau manuel. «Le domaine de l'hellénisme, dès le VI^{e}s., va de la Catalogne à la Géorgie, et que les conquêtes d'Alexandre l'étendront jusqu'à l'Indus. L'art romain fut un temps une province grecque et, en un sens, ne cessa jamais de l'être». Voici un salutaire bond en avant de notre discipline, et une rupture avec une tradition savante remontant... jusqu'à J. Winkelmann! Une préparation à cette nouvelle approche est sans doute l'œuvre toute récente de J. Boardman, *The Diffusion of Classical Art in the Antiquity*, mais avec certaines contraintes (voir mon compte rendu dans ce volume).

Mais faire aussi éclater le «gréco-centrisme», en proposant la dissolution des premiers documents sur la sculpture grecque dans l'ambiance orientale (l'Egypte pourtant sacrifiée), en tant que récepteur à l'époque dédalique et archaïque, ensuite comme émetteur depuis l'époque classique. «La nouvelle histoire» du monde antique ne cesse de fournir des preuves contre l'idée d'un «miracle grec», et en faveur d'une Grèce fortement imbue de culture et d'idées proches-orientales. L'intérêt «multi-média» de Claude Rolley, débordant largement les limites du monde grec, sur la protohistoire européenne, lui a permis d'envisager le monde grec avec distance d'historien, et en même temps de discerner plus nettement les différences et les rapprochements avec les civilisations périphériques.

Dans cet esprit, la position de Claude Rolley, par rapport à la question des styles et des écoles régionales, dans le débat sur l'évolution de la sculpture grecque, est en effet prévisible. Bien que pas toujours convaincante (surtout par manque de documents ou de publications adéquates provenant de différents sites), la recherche en vue d'une nouvelle géographie stylistique de la sculpture grecque jusqu'au milieu du V^{e}s., à l'appui de toute œuvre plastique (dans le sens allemand du mot *Plastik*), ouvre des perpectives fécondes. C'était déjà le

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

cas des différents centres de production céramique ou bronziers. Pourquoi donc ne pas essayer sur la sculpture ? Ne serait-ce que pour vivifier le discours, quelque peu figé, des histoires d'usage courant de la sculpture grecque? Pourquoi pas continuer sur la voie de Furtwaengler et surtout de Langlotz (celui de son dernier livre, *Studien zur nordostgriechischer Kunst*, 1975, tout en évitant les excés), mais aussi celle de Fr.Croissant, dont Cl.R. a su tirer parti avec bonheur. «Le meilleur paralléle avec la Gréce du VI^e^s. est fourni par l'Italie du Nord de la fin du Moyen Age, où le connaisseur distingue facilement une peinture florentine d'une siennoise. Les relations entre les princes et les communes sont les mêmes qu'entre les cités grecques: elles sont constamment en guerre, mais cela n'empêche pas les contacts et les échanges artistiques».

En dépi de la déclaration de modestie de l'auteur, le volume est riche en idées, en rapprochements originaux, en commentaires. Le jugement du connaisseur est toujours présent, les sentences justes (parfois trop sûres, comme par exemple à propos du débat sur la chronologie de la tombe royale de Vergina). D'ailleurs le ton de l'écriture se distingue par la vivacité, ce qui facilite la lecture et la rend vraiment agréable.

Il faut enfin souligner la richesse de l'information, presque compléte (malheureusement pas quant aux colonies pontiques) et l'abondante illustration de choix et de qualité excellents.

Une belle réussite !

Petre Alexandrescu

MARIE TUFFREAU-LIBRE, *La céramique en Gaule romaine*, Paris, 1992, Editions Errance, 174 p., 90 pl.

Le livre de Marie Tuffreau – récemment paru, dans la prestigieuse *«Collection des Hesperides»*, s'intégre dans la série déjà connue des préocupations de l'auteur concernant la céramique romaine en Gaule.

L'ouvrage s'adresse à un public plus large, intéressé à divers aspects de la vie quotidienne dans la Gaule romaine. Par définition, ce livre est un manuel si nécessaire surtout aux étudiants et aux jeunes chercheurs désireux de se spécialiser dans l'étude de la poterie provinciale. En même temps le parcours du livre est fort instructif pour la connaissance des problémes soulevés par l'étude de la céramique gallo-romaine, ainsi que du stade actuel de la recherche dans ce domaine.

Le livre ne s'occupe pas de la céramique sigillée gauloise, fait explicable étant donné que depuis peu de temps est paru sous la direction de Colette Bémont l'ouvrage intitulé «*La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut Empire*», DAF, 1986, qui présente systématiquement cette catégorie céramique.

Le livre mis en question est structuré en trois parties, correspondant chacune aux trois grands problemés traités. La premiére s'occupe de l'organisation et des techniques de travail et du décor; la seconde de la chronologie, l'évolution et la diffusion de la céramique gallo-romaine, et enfin la troisiéme du rôle joué par la céramique dans les pratiques religieuses et funéraires.

Un premier probléme entamé dans le chapitre *«La fabrication de la céramique»* est celui des conditions nécessaires du moment de l'établisement d'un atelier. Celles-ci sont d'abord la présence de l'eau, du bois et de l'argile, mais il ne faut pas oublier en même temps l'existence dans la proximité des axes de communications et des agglomérations humaines. Les planches qui acompagnent le texte reproduisent d'une façon trés instructive les techniques et les instuments de modelage, le schéma d'un four de potier, aussi bien que la maniére de fonctionnement d'un atelier céramique.

Du point du vue de la spécialisation des officines sur le territoire de la Gaule, il y a soit des ateliers produisant surtout un certain type, soit des ateliers de terre sigillée qui secondairement fabriquaient aussi de la céramique commune. En Gaule on a repéré (grâce à de rigoureux inventaires de site réalisés dans certaines régions) un grand nombre de petits ateliers ruraux, destinés à satisfaire une demande limitée.

En général, les petits ateliers fabriquaient une gamme restreinte de produits. Un probléme moins discuté jusqu'à présent dans la littérature spécialisée est celui de la fonction des divers types de vases. La difficulté d'en déterminer la fonction, est un fait déjà connu.

En général les vases étaient employés pour le transport, la conservation, la préparation et la présentation des aliments. Il est fort possible qu'un vase ait eu diverses destinations conformément aux besoins de moment du propiétaire. Il y a quand même certaines piéces qui ont une destination précise, les *mortaria* et les biberons, par exemple, mais leur nombre n'est pas grand. L'auteur a tout à fait raison quand elle reconnaît que le probléme de l'utilité journaliére de la poterie romaine souléve plus des questions auxquelles les chercheurs ne puissent donner des réponses.

Des épreuves chimiques faites par le prélévement des restes organiques repérés à la surface de contact pourront peut-être fournir quelques explications.

Dans le chapitre *«Les potiers et l'organisation de la production»*, on présente les principaux types d'ateliers céramiques de la Gaule romaine. L'auteur considére qu'il y a aussi à côté des grandes officines de terres sigillées, mieux connues à cause des recherches archéologiques plus poussées, des ateliers de céramique commune comparables du point de vue de la datation et de l'extension avec celles-ci.

Dans le chapitre suivant, *«Les différentes catégories de céramique»*, on discute premiérement un probléme longtemps débattu par les céramistes, celui des normes méthodologiques à établir pour une classification de la céramique.

Pratiquement l'auteur divise la céramique en deux grandes catégories: la céramique commune qui englobe la céramique de table et celle de cuisine, le mobilier funéraire et les récipients de transport et la 2e catégorie: la céramique fine qui réunit les piéces fabriquées en céramique à parois fines à côté de la céramique plombiphére, gallo-belge, avec les deux variantes *terra nigra* et *terra rubra*, etc. Il est hors de doute

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro